HAL
open science

“ ‘‘Grecs de savoir”: Théophane de Mytilène, Nicolas de Damas, et l’historia comme bibliothèque ”

Pierre Vesperini

To cite this version:

Pierre Vesperini. “ ‘‘Grecs de savoir”: Théophane de Mytilène, Nicolas de Damas, et l’historia comme bibliothèque ”. 2022. hal-03512228

HAL Id: hal-03512228

https://hal.science/hal-03512228

Preprint submitted on 5 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Grecs de savoir » : Théophane de Mytilène, Nicolas de Damas, et l'*historia* comme bibliothèque

Ma contribution voudrait mettre en lumière ce qu'on pourrait appeler, de façon anachronique, la « polyvalence disciplinaire » des « Grecs »[1] auxquels les Romains avaient recours.

Le schéma des disciplines académiques, hérité du XIXe siècle, est si fortement ancré dans nos têtes que, pour ne prendre que des exemples d'époque républicaine, nous avons du mal à penser le fait qu'un certain Métrodore, protégé par Paul-Émile, ait pu exceller à la fois dans la philosophie et dans la peinture[2], qu'Asclépiade de Bithynie, venu à Rome après avoir successivement tenté sa chance à Parion (dans l'Hellespont) et à Athènes, ait commencé par enseigner la rhétorique, avant, devant son manque de succès, de se faire médecin[3], qu'un *grammaticus* venu de Syrie, voyant lui aussi le peu de succès qu'il rencontrait, soit allé tenter sa chance comme Épicurien en Campanie[4], qu'un autre ait enseigné successivement la philosophie, puis la rhétorique, puis la littérature (*grammatica*)[5], ou encore qu'un philosophe comme Philodème de Gadara soit devenu à Rome un poète célèbre, et dont chacun connaissait les épigrammes érotiques[6].

---

[1] Je rappelle ici que le terme même de « Grec » est une invention romaine, pour désigner des « sujets » qui, eux-mêmes, se voyaient avant toutes choses comme les citoyens d'une cité, et les membres d'un ensemble plus vaste, la culture hellénique. Cf. Dubuisson, 1991 ; Valette-Cagnac, 2005, 30-33.

[2] Pline l'Ancien, 35, 135. Il est probable que ce Métrodore était également destiné, comme peintre, à l'éducation de ses fils, cf. Plutarque, *Aem*., 6. Ce Métrodore était peut-être Métrodore de Stratonicée (DPhA, M 155), disciple d'Apollodore, le « tyran du Jardin », qui passa à l'école de Carnéade (Diogène Laërce, 10, 9; Cicéron, *de O*., I, 11, 45), et dont il prétendit ensuite être le seul héritier face à Clitomaque (cf. Lévy, 1992, 47). Pour un cas semblable sous l'Empire, notons que Marc Aurèle n'attribuera rien moins que sa décision d'adopter le « genre de vie » d'un philosophe à l'influence de son maître de peinture, Diognète. Cf. *À soi même*, I, 6, avec le commentaire d'A. S. L. Farquharson, 1968, t. II, ad loc.), l'écriture de « dialogues » dès l'enfance, et le fait d'avoir désiré le petit lit couvert de peaux.

[3] Pline l'Ancien, 26, 12, avec ce caveat de V. Nutton (2013[2] [2004], n. 74 p. 376) : « *While a switch of career is not impossible, Pliny's hostility to Asclepiades as a Greek doctor advises caution.* » Cf. Rawson, 1982, 365 et n. 43.

[4] Cf. Suétone, *Gram.*, 8. Le texte ne dit pas exactement cela : *M. Pompilius Andronicus, natione Syrus, studia Epicureae sectae desidiosior in professione grammatica habebatur minusque idoneus ad tuendam scholam. Itaque cum se in urbe non solum Antonio Gniphoni, sed ceteris etiam deterioribus postponi uideret, Cumas transiit ibique in otio uixit et multa composuit; uerum adeo inops atque egens, ut coactus sit praecipuum illud opusculum suum annalium Ennii elenchorum XVI. milibus nummum cuidam uendere, quos libros Orbilius suppressos redemisse se dicit uulgandosque curasse nomine auctoris.*

[5] Ibid., 6 : *Aurelius Opilius, Epicurei cuiusdam libertus, philosophiam primo, deinde rhetoricam, nouissime grammaticam docuit*.

[6] Cicéron, *in Pis.*, 71 : *multa a multis et lecta et audita*. Horace (Satires, I, 2) cite Philodème comme poète et non comme philosophe.

De cette polyvalence, Juvénal a donné une version burlesque, mais non moins significative, dans son portrait d'un certain Isée, rhéteur sous Domitien[7] :

Ingenium velox, audacia perdita, sermo
promptus et Isaeo torrentior. ede quid ilium
esse putes. Quemuis hominem secum attulit ad nos :
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
Augur, schoenobates, medicus, magus, ***omnia nouit***
Graeculus esuriens *; in caelum, iusseris, ibit*[8].

Intelligence vive, audace sans espoir, propos volubiles, plus torrentueux que ceux d'Isée, – savez-vous, dites-moi, ce que c'est qu'un Grec ? Il nous apporte avec soi **un homme à tout faire** : grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, masseur, devin, funambule, médecin, mage, **il sait tout**, le Grec qui a faim. Demande-lui de monter au ciel, il ira. (Trad. Labriolle / Villeneuve modifiée).

Au-delà de l'exagération comique, Juvénal nous donne la clé de ce phénomène historique : c'est l'omniscience du Grec (*omnia nouit*) qui en fait un « homme à tout faire » (*quiuis homo*).

Cette omniscience s'ancre dans l'ordonnancement des savoirs légué par l'école d'Aristote au monde né des conquêtes d'Alexandre : tous les savoirs (*mathèmata, logoi*) sont liés entre eux. Cet ordonnancement s'incarne dans les grandes bibliothèques du monde hellénistique, à commencer par celle d'Alexandrie, conçue explicitement sur un plan aristotélicien[9]. Toute l'épistémè du monde hellénistique est aristotélicienne, c'est-à-dire polymathique. L'image moderne d'Aristote, héritée de la scolastique médiévale, nous fait voir en lui surtout l'architecte d'un système dogmatique, allant des réalités physiques les plus basses aux instance métaphysiques les plus élevées. Mais l'époque hellénistique ignorait cet Aristote-là, qui ne devait émerger qu'avec la redécouverte de ses écrits ésotériques, et la constitution, sous l'Empire, de toute une tradition de commentaires platonisants[10]. En ce temps-là, Aristote était avant tout l'homme de la *polumathia.* Ce savoir peut se dire en grec

[7] Pline le Jeune (*Ep.*, 2, 3) le mentionne également. L'*Isaeus* dont parlait Suétone dans un texte perdu était probablement l'orateur attique du IVe siècle, cf. Power, 2021, 60-64 [= 2014].
[8] Juvénal, 3, 73-78.
[9] Strabon (13, 1, 54) le dit on ne peut plus clairement : « Aristote a enseigné aux rois d'Égypte comment on organise une bibliothèque. »
[10] Sur le sort des écrits aristotéliciens, la discussion n'est pas close. Cf. Tutrone, 2013.

philosophia (rappelons que tous les savants pensionnés au Musée d'Alexandrie portent le titre de *philosophoi*), *philologia*, *paideia*, ou tout simplement *logoi*, en latin *doctrina*, *litterae*, *artes liberales*, etc. Le terme générique pour désigner les professionnels des *logoi* est *philologos.*

On trouvera donc sans difficulté, en dehors de Rome, des exemples semblables à ceux que j'ai donnés : il pouvait ainsi arriver qu'un philosophe se dise *en même temps* rhéteur, comme Diodore d'Adramyttion[11] ou cet Harpocration dont l'épitaphe proclame qu'il « était rhéteur quand il fallait parler, philosophe quand il fallait penser »[12]. Il pouvait même arriver qu'une école philosophique *produise* des rhéteurs, comme Métrodore de Scepsis[13]. Il pouvait encore arriver qu'un philosophe ambulant, comme Diogène de Tarse, soit capable, « comme sous l'effet de l'inspiration », d'improviser des vers, « le plus souvent tragiques », « sur quelque sujet qu'on lui proposât »[14]. Voici enfin le récit d'un certain Thessalos, qu'on trouve au seuil d'un traité de botanique astrologique, et qui a le mérite de nous donner un témoignage à la première personne[15] :

> J'ai commencé par m'exercer à la science grammaticale en Asie, et je suis devenu le meilleur de tous ceux de là-bas. J'ai alors résolu de tirer profit de ma science, et, muni d'une bonne somme d'argent, pris le bateau pour Alexandrie, la ville vers laquelle tous se pressent. J'y ai fréquenté les *philologoi* les plus accomplis, et tous célébraient mon ardeur au travail (*philoponia*) et mon intelligence. Mais j'assistais aussi continuellement aux conférences des médecins. Car j'étais pris d'une passion folle pour cette science. Puis vint le temps de rentrer chez les miens, car j'étais désormais suffisamment avancé en médecine : je me mis alors à faire le tour des bibliothèques[16].

Il faut comprendre que le temps presse, et qu'il veut le mettre à profit jusqu'au dernier instant, parce qu'il a le sentiment que, malgré ses progrès, il n'est pas encore arrivé « au terme » (*telos*) de la médecine. Notre *grammatikos* veut donc se faire médecin. Or dans une

---

[11] Philodème, *Acad. hist.*, col. XXXV, 39-42 Dorandi ; Strabon, 13, 1, 66.

[12] IG II/III^2 10826 = Kaibel, n° 106 = Puech, 2000, no 333 : οὕνεκ' ἦν ῥήτωρ μὲν εἰπεῖν, | φιλόσοφος δ' ἃ χρὴ νοεῖν.

[13] Cicéron, *de Orat.*, 2, 359 : *rhetor ex Academia*.

[14] Strabon, 14, 5, 15 = C 675 : Τῶν δ΄ ἄλλων φιλοσόφων […] καὶ Διογένης τῶν περιπολιζόντων καὶ σχολὰς διατιθεμένων εὐφυῶς· ὁ δὲ Διογένης καὶ ποιήματα ὥσπερ ἀπεφοίβαζε τεθείσης ὑποθέσεως, τραγικὰ ὡς ἐπὶ πολύ. Pour le sens de *diatithestai* dans *skholas*, cf. LSJ, s. v., B, 6.

[15] Qu'il soit véridique ou non importe peu : il suffit que la psychologie d'un professionnel du savoir soit reconstituée selon le critère du vraisemblable pour intéresser l'historien de la culture.

[16] Ce texte, édité dans le *CCAG* (VIII, 3, p. 134 sq.), a fait l'objet d'une traduction par le père Festugière (1939, ainsi que 2014, 72 sq.). Je l'ai suivie de près, m'en éloignant seulement sur certains détails.

bibliothèque, il tombe sur un traité de médecine astrologique, attribué au pharaon légendaire Néchepso. C'est une révélation. Il se met à traiter des malades en fonction des recommandations du livre, mais il échoue à chaque fois. Il ne peut alors plus rentrer chez lui, car, « s'étant fié témérairement » au livre de Néchepso, il a vanté à ses parents l'efficacité (*energeia*) de sa nouvelle méthode, et il leur a dit qu'il rentrerait dès qu'il l'aurait mise à l'essai. En outre, il ne peut pas non plus rester à Alexandrie, car tous ses collègues (*homotekhnoi*) se moquent de lui[17]. Il s'enfonce alors dans les profondeurs de l'Égypte, à la recherche de l'authentique *sophia* hermétique, qu'il trouvera dans un temple de Thèbes. Voilà donc un savant passé de la littérature (*grammatikè*) à la médecine, puis à la *philosophia* initiatique.

Quittons-le ici : l'intérêt de ce texte est qu'il met bien l'accent sur deux aspects essentiels de la vie des professionnels hellénistiques du savoir : la concurrence féroce qui les oppose[18], et l'itinérance fondamentale de leur métier, cette *perpetua peregrinatio* dont parle Cicéron à leur propos[19].

Omniscience, concurrence et itinérance : tels sont donc les grands paramètres en fonction desquels les savants mettent en pratique leur « polyvalence » : l'omniscience est ce qui leur permet de changer facilement de métier en fonction de la concurrence, et la concurrence les oblige souvent à chercher leur fortune ailleurs.

*

Au IIe siècle av. J.-C., suite notamment à la chute du royaume de Macédoine, Rome va se remplir de savants grecs[20]. Cela tient avant toute chose à une immense « demande » qui

---

[17] Et en effet, c'est le propre de la grandeur que d'exciter la jalousie.

[18] Cette concurrence n'est pas propre à l'époque hellénistique, mais elle a été particulièrement thématisée à cette époque, notamment dans le contexte de la science alexandrine. En témoigne un fragment de Callimaque (fr 191 Pfeiffer) où l'on voit Hipponax, revenu des Enfers, convoquer les savants du Musée dans le sanctuaire de Sérapis situé « hors les murs » d'Alexandrie pour les sermonner sur leur haine et leur jalousie mutuelles ; ou encore les vers satiriques où Timon de Phlionte (fr. 12 Diels, ap. Athénée, 1, 22 d) : ἀπείριτα δηριόωντες. Outre les savants du Musée, il faut compter aussi la présence d'un Cynique (fr. 191, 29-30 Pfeiffer).)) évoque les « coups de bec » que s'échangent les « oiseaux enfermés dans la cage des Muses ». Cf. également Thessalos (cité infra #), et encore Flavius Josèphe, *Contre Apion*, 1, 15-18. Τὸ πλεῖον γοῦν διὰ τῶν βιβλίων ἀλλήλους ἐλέγχουσι καὶ τἀναντιώτατα περὶ τῶν αὐτῶν λέγειν οὐκ ὀκνοῦσι. « Dans leurs livres, ils passent leur temps à se réfuter et n'hésitent pas à soutenir, sur les mêmes objets, les discours les plus contradictoires. »

[19] Cicéron, *Tusc.*, 5, 107 : *in qua* [sc. *perpetua peregrinatione*] *aetates suas philosophi nobilissimi consumpserunt, Xenocrates Crantor Arcesilas Lacydes Aristoteles Theophrastus Zeno Cleanthes Chrysippus Antipater Carneades Clitomachus Philo Antiochus Panaetius Posidonius, innumerabiles alii,* ***qui semel egressi numquam domum reverterunt***.

[20] Polybe, 31, 24, 7 : « Quant aux savoirs grecs, dont je vous vois si férus ton frère et toi, et avec quelle ardeur, vous ne manquerez pas de maîtres prêts à vous transmettre leur enseignement. Je vois en effet aujourd'hui une foule d'entre eux affluer de Grèce ».

parvient de Rome à toutes les provinces de l'Empire. Dès le moment où Rome établit sa domination sur l'ensemble du bassin méditerranéen, on constate que se noue ce lien entre elle et les savoirs grecs. L'ambassade des philosophes envoyée par les Athéniens est un immense succès[21]. Les esclaves les plus chers sont les esclaves lettrés[22]. Les savants font également partie des prises de guerre les plus recherchés : on ne compte pas le nombre d'entre eux qui furent amenés à Rome comme esclaves acquis par le droit de la guerre[23]. Ce lien entre élites romaines et savoirs grecs est fondé à la fois sur le plaisir (*delectatio*) que procurent aux Romains les savants dans leurs délassements de l'*otium*[24] et, de façon moins documentée, mais peut-être non moins importante, sur les ressources qu'ils leur procurent dans la vie politique : pensons, pour ne pas citer les exemples bien connus de Scipion Émilien ou des Gracques, aux « esclaves lettrés » (*serui litterati*) de Servius Sulpicius Galba[25], un des plus grands orateurs du IIe siècle. La demande est telle en fait que, très vite, des professionnels latins des savoirs grecs viendront également offrir leurs services[26].

Ces Grecs, quel que soit le savoir particulier qu'ils « professent » (*profiteri*) (philosophie, rhétorique, littérature, etc.), sont polyvalents. Et les Romains en font des usages pluriels : il en va ainsi du Stoïcien Panétius[27], dont le savoir universel lui permet de répondre à n'importe quelle question[28], ou encore de Polybe, que nous classons comme « historien », mais que le jeune Scipion Émilien voit comme un maître de tous les savoirs (*mathèmata*), dont il cherche à se procurer les services avec une énergie irrésistible[29].

---

[21] Vesperini, 2012, 135-168.

[22] Cf. l'exemple de Lutatius Daphnis, esclave *grammaticus*, qui au IIe siècle av. J.-C., fut vendu à M. Aemilius Scaurus, *princeps ciuitatis*, par un certain Attius de Pisaurum pour 700 000 sesterces, prix le plus élevé jamais atteint jusqu'alors pour un esclave (Pline l'Ancien, 7, 128).

[23] On ne compte pas le nombre de grands intellectuels grecs exerçant à Rome, qui furent d'abord des prises de guerre : Livius Andronicus, Térence, Parthénion de Nicée, Alexandre Polyhistor, Timagène d'Alexandrie, Tyrannion, etc. Sur cet imaginaire et cette pratique romaine du savoir comme prise de guerre, Cf. Vesperini, 2017, 128-131.

[24] Cf. Vesperini, 2012, 213-225.

[25] Cf. Cicéron, *Brut.*, 85-88 : des publicains étaient poursuivis pour un massacre commis dans une forêt. Laelius les défendit sans convaincre les juges, et il leur conseilla de solliciter Galba. Ce dernier accepta avec hésitation. Il n'avait qu'un jour pour étudier le dossier. Il s'enferma chez lui dans « une sorte de réduit », en compagnie de ses « esclaves lettrés » (*serui litterati*), auxquels il avait l'habitude de dicter plusieurs choses à la fois. Quand on vint le chercher, il sortit du réduit, « le visage en feu, les yeux étincelants », et ses esclaves semblaient avoir été « fortement maltraités ». Presque à chaque phrase, nous dit Cicéron, il souleva des acclamations.

[26] Cf. David, 1979 ; 1992, 299-301; 359-360; 369- 370; 372..

[27] Cf. Vesperini, 2012, chapitre 5 (« Quatre façons romaines d'utiliser Panétius »), 207-247.

[28] Panétius (selon Philodème, *Stoicorum historia*, col. LXVI Dorandi) : « Quel que soit le sujet sur lequel on l'interrogeait, il avait une faconde emportée, variée, qui venait de ses enquêtes, de son savoir encyclopédique, de sa *philosophia*, de son savoir politique ». Cf. aussi le Péripatéticien Staséas, à Naples (cf. Cicéron, *De Orat.*, 1, 104).

[29] Cf. l'extraordinaire récit, pas aussi connu à mon sens qu'il le mériterait, de Polybe (XXXI, 23-25), que je commente dans Vesperini, 2012 (227-233) et 2019 (230-233).

Pour désigner ces personnages incontournables de la Rome républicaine, je propose de parler de « Grecs de savoir », en calquant l'expression « Juifs de savoir » forgée il y a quelques années par Jean-Claude Milner :

> Il arriva que le nom de Juif et le nom du savoir se nouèrent l'un à l'autre. On en vint même à croire qu'une forme de solidarité unissait ces deux noms[30].

On peut reprendre tous les termes et les appliquer à nos savants hellénistiques. À Rome, le nom de « Grec », qui est lui-même une création romaine[31], il ne faut jamais l'oublier, qui crée et invente une unité qui n'existait nullement auparavant, et le nom du savoir « se nouèrent l'un à l'autre ». Et la solidarité entre les deux noms était telle que le nom même de « Grec » évoquait le savoir, et inversement[32].

Je voudrais illustrer ce qu'était un « Grec de savoir » en attirant ici l'attention sur deux « Grecs de savoir », Théophane de Mytilène et Nicolas de Damas.

Je les choisis pour deux raisons.

D'abord, ce ne sont pas des professionnels, mais des notables. Ils permettent donc d'étudier un type de « Grec de savoir » moins familier que l'habituel *Graeculus*, et dont les relations avec les Romains sont plus complexes et plus riches[33].

Ensuite, ils vont me permettre de réfléchir à l'usage de la notion moderne d'« histoire » à propos de l'Antiquité. Car l'un et l'autre sont généralement désignés comme « historiens ». Or ce terme, appliqué à un auteur antique, m'a toujours gêné, dans la mesure où il confond *l'auteur d'une œuvre historique* et *l'historien professionnel*, qui n'existait pas dans l'Antiquité. Il y avait des philosophes, des médecins, des architectes, il n'y avait pas d'historiens. L'expression *historikos* ou *scriptor rerum* désigne l'auteur d'un ouvrage historique, pas un historien professionnel. Un ouvrage historique pouvait être rédigé par des hommes politiques (Polybe, Salluste, etc.), des philosophes (Panétius, Posidonius, Strabon[34], etc.), des rhéteurs (Éphore, Tite-Live, etc.), des lettrés oisifs (Atticus, Saufeius, etc.), mais pas

---

[30] J.-C. Milner, 2006, 9.

[31] Cf. supra, n. #.

[32] Un exemple : le bon mot de Cicéron sur Théophane que nous verrons plus bas #.

[33] Cf. ce que dit Louis Robert (1969, 63) : « Les historiens et commentateurs suivent les avocasseries méprisantes de Cicéron et des autres sur les *Graeculi* de leur temps, un temps où les cités grecques ne manquent pas d'individus intelligents, savants, actifs, féconds et même courageux. » Comme souvent, en attaquant à juste titre les facilités de la doxa, on tombe dans l'excès inverse. Les *Graeculi* ne sont pas de simples fictions d'avocats, et les aristocrates grecs, dans nos sources, ne se distinguent pas particulièrement par le courage…

[34] Je rappelle que Strabon n'est pas plus « géographe » pour avoir rédigé un ouvrage géographique. Il écrivit également une longue *Histoire* aujourd'hui perdue, et son métier était bien celui de « philosophe », cf. Plutarque, *Caes.*, 63, 2.

par des « historiens ». Étant mal classés comme historiens, Théophane et Nicolas sont mal pensés, et en fait, pour tout dire, peu pensés. Pour le dire en un mot, et cela vaut pour tant d'auteurs antiques « mal ou peu pensés » (que l'on songe à Varron, ou à Servius), on s'en sert surtout comme « sources ».

La critique de l'usage anachronique de la notion d'histoire nous permettra, à partir de là, de mieux comprendre le rôle de l'*historia* dans l'univers des savoirs grecs.

I. Théophane de Mytilène, « Grec de savoir ».

On ne sait pas dans quelles circonstances Théophane est venu à Rome. Il est très possible, selon une hypothèse formulée en 1739 par l'abbé Sévin (1682-1741)[35], que, comme Philon de Larissa, autre Grec *philorhomaios*, il vint au moment des « Vêpres asiatiques » au cours desquelles, à l'instigation de Mithridate, les Grecs massacrèrent 80 000 Italiens, hommes, femmes et enfants, en une seule nuit[36].

La première fois que Théophane apparaît dans nos sources romaines, c'est dans le *pro Archia* :

Quid ? Noster hic Magnus, qui cum virtute fortunam adaequavit, nonne Theophanem Mytilenaeum, scriptorem rerum suarum, in contione militum civitate donavit ?
Eh quoi ? Notre cher Magnus [= Pompée], qui s'apprête à nous revenir[37], est-ce qu'il n'a pas donné la citoyenneté romaine, devant l'armée assemblée, à Théophane de Mytilène, l'historiographe de ses actes[38] ?

Théophane apparaît ici dans la position, traditionnelle à Rome depuis Ennius et M. Fulvius Nobilior[39], mais héritée d'Alexandre et des monarques hellénistiques[40], du « lettré »,

---

[35] Sevin, « Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Théophane », Mém. de l'Acad., XIV, 1743, p. 103 s. Cité par Pédech, 1991, 71 : « Ceux qui s'opposèrent à cette action furent bannis ou obligés de fuir pour sauver leur vie. Ils se réfugièrent probablement d'abord en Grèce, auprès des armées romaines. Ensuite, Théophane vint à Rome, où il rencontra Pompée et noua avec lui une amitié qui ne devait finir qu'à la mort de ce dernier. »
[36] Appien, *Mithr.*, 22. Plutarque (*Syll.*, 24, 7) parle de cent cinquante mille morts.
[37] Sur ce sens de *hic* ici, cf. Cornali, 1941, 33 (« *il nostro M. che ora toma a noi* »).
[38] *Pro Archia*, 24.
[39] Vesperini, 2012, 42-44 ; Vesperini, 2020.
[40] C'est bien sûr à Callisthène qu'il faut songer ici. Quant aux poètes, on sait qu'ils furent désastreux. Alexandre ne trouva pas son Homère. Cf. Cameron, 1995, 278 sq. : « *The exploits of Alexander were celebrated by at least five poets—Agis of Argos, Anaximenes of Lampsacus, Choerilus of Iasus, Pyrrho of Elis and Cleo of Sicily. Their badness early passed into legend* ». Mais « *the legendary badness of the Alexander quintet cannot have encouraged the Diadochi to search for their personal Homers* » (ibid., 295). Et de fait, la référence à Alexandre est constante, jusque dans la lettre de Cicéron à Lucceius (*ad Fam.*, 5, 12, 7) : *et in rei publicae maximis*

poète ou prosateur, accompagnant le conquérant dans ses campagnes pour mieux en faire le récit : on n'est pas certain que Théophane ait accompagné Pompée dans la guerre contre Sertorius ni dans la guerre contre les pirates, mais on sait qu'il le suivit dans la guerre contre Mithridate[41]. Le philosophe Panétius, qui avait accompagné Scipion Émilien dans sa vaste ambassade en Méditerranée, s'était fait lui aussi son *scriptor rerum*[42]. Il n'était cependant pas nécessaire que l'historiographe accompagnât le général : Posidonius était trop âgé pour suivre Pompée, et sans doute trop célèbre aussi pour avoir besoin de le faire : c'est Pompée qui vint lui rendre hommage[43]. Mais Posidonius n'en fit pas moins son éloge dans un ouvrage à sa gloire[44]. Cicéron aussi voulut recourir à ses services, mais en vain[45].

On ne saurait surestimer l'importance de ces ouvrages « historiques ». Il s'agissait de construire un *monumentum* de gloire, et le public visé n'était pas seulement les contemporains, mais aussi la postérité la plus reculée. Qu'on en juge par ces mots de Cicéron :

> *Solebat enim me pungere ne Sampsicerami merita in patriam ad annos DC. maiora viderentur quam nostra.*
>
> J'étais toujours tenaillé par l'idée que les services que Sampsikéramus (sc. Pompée) avait rendus à la patrie ne paraissent dans six siècles supérieurs aux miens[46].

Dans ces conditions, l'historiographe est amené à prendre certaines libertés avec la vérité historique, bien qu'elle soit une loi du genre[47]. Chacun connaît la fameuse lettre où Cicéron sollicite son ami le sénateur Lucceius[48]. On ne sera donc pas étonné de lire que Théophane, dans son ouvrage, prétendait que Pompée avait trouvé, parmi les « papiers secrets » de Mithridate, « un texte de Rutilius, dont le but était d'engager Mithridate à faire

---

gravissimisque causis cogniti atque in primis probati, ut mihi non solum praeconium, quod, cum in Sigeum venisset, Alexander ab Homero Achilli tributum esse dixit, sed etiam grave testimonium impertitum clari hominis magnique videatur.

[41] Pour un excellent compte rendu de ce périple, qui ne relève pas directement de mon sujet, je renvoie à Pédech, 1991, 71-72.

[42] Vesperini, 2012, 232-235.

[43] Pline l'Ancien, VII, 112.

[44] Strabon, 11, 1, 6. Les arguments avancés par I. G. Kidd (1988, 331-333) contre l'authenticité de cet ouvrage ne me semblent pas probants.

[45] Vesperini, 2012, 416.

[46] Cicéron, *ad Att.*, 2, 17, 2.

[47] Cicéron, *ad Fam.*, 5, 12, 3 (*leges historiae*).

[48] *Ad Fam.*, 5, 12 (n° 112 Constans).

massacrer tous les Romains qui étaient en Asie »[49] ! Il n'y a pas lieu, je pense, de réfuter cette absurde calomnie : Rutilius lui-même échappa de peu aux « Vêpres asiatiques ». Du reste, dès l'Antiquité, nous dit Plutarque,

> ὃ καλῶς εἰκάζουσιν οἱ πλεῖστοι κακοήθευμα τοῦ Θεοφάνους εἶναι, τάχα μὲν οὐδὲν αὐτῷ τὸν Ῥουτίλιον ἐοικότα μισοῦντος, εἰκὸς δὲ καὶ διὰ Πομπήϊον, οὗ τὸν πατέρα παμπόνηρον ἀπέδειξεν ὁ Ῥουτίλιος ἐν ταῖς ἱστορίαις.
>
> La plupart des auteurs soupçonnaient, avec bien de la vraisemblance, que c'était une méchanceté de Théophane, qui haïssait Rutilius, sans doute parce qu'il ne lui ressemblait en rien. Peut-être a-t-il inventé ce fait pour faire plaisir à Pompée, dont le père était représenté, dans l'histoire de Rutilius, comme le plus méchant des hommes[50].

Laissons de côté le supposé ressentiment de Théophane contre Rutilius, aussi absurde que l'accusation portée contre le « Socrate romain ». Théophane n'avait aucune raison de haïr Rutilius, qu'il n'avait probablement pas connu. C'est la deuxième explication qui est la bonne. Théophane écrivait au service de Pompée. Ce genre de fiction n'était nullement exceptionnel. Posidonius, par exemple, tout philosophe qu'il fût, n'hésitait pas, pour servir la gloire de ses amis de l'aristocratie romaine, à prendre des libertés avec la vérité : il apporta ainsi sa caution à la fable selon laquelle Brutus, le futur assassin de César, était le descendant du fondateur de la République. Les adversaires de Brutus se moquaient de lui car son supposé ancêtre avait fait mettre à mort ses deux fils conjurés contre la République[51]. Mais Posidonius expliqua doctement qu'il avait un troisième fils, encore nourrisson au moment du complot, et dont descendait M. Junius Brutus[52].

Pour le dire d'un mot, on peut rappeler le mot de Sénèque l'Ancien, qu'un palimpseste nous a restitué : depuis les débuts de la guerre civile (il faut entendre : depuis les Gracques), la vérité avait disparu[53].

---

[49] Plutarque, *Pomp.*, 37, 4 : Θεοφάνης δὲ καὶ Ῥουτιλίου λόγον εὑρεθῆναί φησι παροξυντικὸν ἐπὶ τὴν ἀναίρεσιν τῶν ἐν Ἀσίᾳ Ῥωμαίων.

[50] Plutarque, *Pomp.*, 37 = Rutilius Rufus, *Histoires*, fr. 5 Chassignet. Le père de Pompée, Cn. Pompeius Strabo (*cos.* 89 av. J.-C.) avait mauvaise réputation : *dis ac nobilitati perinuisus*, dit Cicéron (fr. 54 Schoell ap. Asconius ad Cic. Corn., p. 61 Stangl). On trouve un autre jugement négatif de Plutarque sur Théophane en *Pomp.*, 49, 13-14.

[51] Plutarque, *Brut.*, 1, 7.

[52] Cf. e. g. Strabon, 11, 1, 6. Une autre complaisance de Posidonius est citée par Plutarque, *Marc.*, 1, 1. D'après Posidonius, Marcellus, le vainqueur de Syracuse, aurait été le premier à s'appeler Marcellus, et le nom signifierait « martial ». Ces deux «informations» sont fausses.

[53] Mazzoli 2020.

De l'ouvrage historique rédigé par Théophane, nous n'avons que sept fragments certains. Or, sur ces sept fragments, comme le remarque Paul Pédech[54], un seul seulement correspond à ce que nous attendons d'un ouvrage « historique » : celui que nous venons de citer à propos de Rutilius Rufus. Tous les autres relèvent de la géographie[55], de l'ethnographie (et d'une ethnographie assez fabuleuse)[56], voire de la mythologie[57]. On touche donc là – et nous le reverrons avec Nicolas de Damas – un point fondamental : alors que pour nous, l'histoire est un genre très délimité, centré sur le récit des événements et des actes accomplis par les personnages « historiques », dans l'Antiquité hellénistique, l'histoire est un genre où les événements et les actes ne servent que de prétextes (*prophaseis*) au déroulement d'un savoir universel, associant toutes sortes d'informations : phénomènes astronomiques, *mirabilia*, traditions mythographiques, description des sites, de la faune, de la flore, etc. En outre, l'opposition pour nous essentielle entre « histoire » et « mythe » ne vaut pas non plus pour l'Antiquité hellénistique : comme l'a excellemment montré Claude Calame dans son compte rendu du recueil *Mythographi Graeci* de Fowler, [58]. Théophane, dans son ouvrage « historique », pouvait donc déployer tout son savoir. Il n'est pas donc pas « historien ». C'est, pour le dire avec Eunape de Sardes[59], une « bibliothèque vivante », également capable de composer un traité sur la peinture[60] et des épigrammes conservés par l'*Anthologie*.

Le savoir encyclopédique lui aussi était au service de Pompée. Car toutes les *res* savantes déployées grâce aux territoires parcourus, explorés et conquis par Pompée, étaient autant d'*ornamenta* construisaient la gloire de Pompée. Elles figuraient dans les monuments littéraires tels que ceux de Théophane ou les poèmes que les Grecs lui offrirent, lors du

---

[54] Pédech 1991, 75.

[55] Théophane, fr. 3, sur la question des sources du Tanaïs (le Don), un « problème […] aussi discuté que celui des sources du Nil, écrit Pédech (1991, 74), donc un problème typique des *logoi philosophoi* ; cf. aussi le fr. 6, à propos de la taille de l'Arménie : « Strabon dit encore qu'il exagérait en estimant la largeur de l'Arménie à cent schènes (630 km) et la longueur au double (1260 km) et qu'on est plus près de la vérité en réduisant ces chiffres de moitié. Mais la conquête d'un vaste pays était plus glorieuse pour Pompée. »

[56] Théophane, fr. 5, avec le commentaire de P. Pédech (1991, 74) : « dans les cols des montagnes (probablement ceux qui relient la Géorgie au Daghestan par-dessus le Caucase), des caravanes entières s'engloutissent dans la neige. Les caravaniers survivent en élevant des bâtons, à la fois pour respirer et pour signaler leur emplacement. Ils peuvent aussi boire une eau excellente renfermée dans des boules de glace, où naissent, par génération spontanée, toutes sortes de vers. Ce récit est fabuleux et montre que Théophane ne reculait pas devant les fictions pour embellir l'histoire de Pompée ».

[57] Théophane, fr. 4 (à propos des Amazones). Cf. Pédech, 1991, 67, 71, 74, 77.

[58] Calame, 2016.

[59] J'emprunte l'expression à Eunape de Sardes (4, 1, 3) à propos de Longin (= fr. 5 Patillon-Brisson) : βιβλιοθήκη τις ἦν ἔμψυχος καὶ περιπατοῦν Μουσεῖον. Sur le philosophos comme bibliothèque vivante, citons encore l'exemple de Charmadas (Pline l'Ancien, 7, 89) : *Charmadas quidem in Graecia quae quis exigeret volumina in bibliothecis legentis modo repraesentauit* [« Charmadas récitait par cœur n'importe quel livre qu'on lui dési- gnait dans une bibliothèque, comme s'il le lisait à voix haute »].

[60] Diogène Laërce, 2, 104 (en admettant qu'il est le Théophane dont il est question).

concours de Mytilène[61], mais elles défilaient aussi, littéralement, dans ses triomphes. Donata Villani a consacré un très bel article à ce propos, qu'on me permette d'en copier ces lignes :

> Or, comme le souligne D. Braund[62], **l'impérialisme romain était aussi exploration. La campagne orientale de Pompée se voulait ainsi une expédition scientifique, comme en témoignent les nombreuses variétés de faune et de flore qu'il fit défiler lors de son triomphe. Pompée avait surtout pris soin de se faire accompagner de « scientifiques » chargés d'étudier, décrire ou conserver les spécimens inconnus.** La démarche du général romain, qui demanda à son affranchi Lanaeus[63] de traduire une œuvre attribuée à Mithridate, retrouvée parmi des documents concernant les poisons et leurs antidotes, ainsi que diverses propriétés de plantes, est en ce sens à souligner. Pompée s'employait ainsi à faire entrer non seulement un nouveau territoire, mais aussi des connaissances dans la sphère romaine de son temps. **Là résidait également la fonction de Théophane de Mytilène : rapporter les exploits de Pompée, bien sûr, mais aussi les descriptions des peuples et des régions inconnus des Romains.** Nul besoin ici pour les Anciens de rappeler, après Cicéron, **le précédent que constituait Alexandre.** Pompée se comportait en conquérant des marges, à l'image du plus emblématique d'entre eux, et les faisait entrer dans le territoire de la connaissance romaine.

On n'insistera jamais assez sur l'importance du savoir dans la construction du prestige impérial romain. On voit des généraux entreprendre des actions qui n'ont rien de stratégiquement nécessaire, mais qui ont pour unique but de rapporter des œuvres d'art, de découvrir des territoires inconnus, d'explorer des régions mythiques. Les Grecs le savaient bien. Métrodore de Scepsis par exemple écrivait que les Romains avaient pris Volsinies pour faire main basse sur deux mille statues[64]. Rien n'obligeait M. Fulvius Nobilior à assiéger Ambracie, sinon le fait qu'elle était *urbs ornatissima*[65]. Aucun facteur stratégique ne peut

---

[61] Plutarque, *Pomp.*, 42.

[62] "The Caucasian frontier : myth, exploration and the dynamics of imperialism", dans P. Freeman et D. Kennedy (éd.), *The Defence of the Roman and Byzantine East*, BAR 297, Oxford, 1986, p. 31-49.

[63] Lire Lenaeus. Il s'agit du *grammaticus*, lui aussi « Grec de savoir » sans doute, dont parle Suétone en *Gram.*, 15.

[64] Pline l'Ancien, 33, 49. Cité par Pédech, 1991, 70.

[65] Cf. Tite-Live, XXXVIII, 9, 13-14 : *ornatior Ambracia* [...] *quam ceterae urbes erant* [«Ambracie était plus riche en ornements qu'aucune autre cité [sc. de la région]»]. Sur « le choix d'Ambracie », cf. Vesperini, 2012, 81-84 ; 2019, 314 (notamment la n. 8).

expliquer que César ait franchi le Rhin ou l'Océan[66]. Autre autre non plus ne peut expliquer que Pompée ait voulu explorer la Colchide ou abandonner les opérations contre Mithridate en prétextant « que ce dernier était difficile à poursuivre et qu'il le réduirait plus sûrement par la famine en organisant le blocus rigoureux du Bosphore Cimmérien où il s'était réfugié »[67]. Mais la Colchide lui permettait de « s'informer sur le séjour qu'y avaient fait les Argonautes, les Dioscures et Héraclès » et de « voir surtout l'endroit du Caucase où, dit-on, Prométhée souffrit son supplice »[68]. Quant à la conquête de la Syrie, elle lui offrait les *ornamenta* du temple de Jérusalem, les *mirabilia* de la Judée comme le baume ou la vigne aux grappes d'or[69], et elle lui ouvrait enfin la route de la mer Rouge et celle, à travers l'Arabie, de l'Océan, c'est-à-dire des limites du monde[70].

S'il n'est pas difficile de citer des exemples de « Grecs de savoir » mettant leur science et leur talent au service de protecteurs romains, il est en revanche beaucoup plus rare d'en trouver qui aient été également pour eux des *conseillers* politiques, des *sunagônistai* et des *sunergoi*, pour le dire avec Scipion Émilien[71]. Panétius et Posidonius ne conseillaient personne, pas plus qu'Archias ou Philodème. Il fallait vraiment qu'un Grec fît l'objet d'une estime exceptionnelle pour que ce fût le cas. Sous la République, le seul exemple que je puisse citer est celui de Polybe, à propos de son compagnonnage avec Scipion Émilien. Mais, d'une part, le témoignage que nous avons vient de Polybe lui-même, ce qui amène forcément à le relativiser. D'autre part, Polybe, avant d'être otage, avait été un *politikos anèr*, très actif dans la lutte contre Rome. C'est donc un cas assez particulier. Autre exception : l'action exercée sur les Gracques par le rhéteur Diophane de Mytilène. Mais il est difficile de l'évaluer exactement[72].

En revanche, avec Théophane, nous avons deux témoignages exceptionnels de son action de Pompée, qui n'émanent d'aucun des deux intéressés, mais de deux témoins particulièrement attentifs, Cicéron et César. En 51, écrivant à Atticus qu'il souhaite dissuader Pompée de partir pour l'Espagne (dont il a reçu le gouvernement), Cicéron affirme « être

---

[66] Cf. Sablayrolles, 2006.
[67] Pédech, 1991, 77, qui renvoie à Plutarque, *Pomp.*, 38, 3 ; 39, 1 ; 41, 3. « Raison fallacieuse », ajoute-t-il (n. 63 p. 77), « car Mithridate vivait dans un pays riche (Strab., VII, 4, 4). »
[68] Appien, *Mithr.*, 103, 477-478.
[69] Cf. Canfora, 2021.
[70] Pédech, 1991, 77.
[71] Polybe, 31, 24, 5.
[72] Notre seule source est Plutarque, qui n'en dit à peu près rien. Je ne parle pas ici de Blossius de Cumes, qui ne peut être considéré à proprement parler comme un Grec.

parvenu sans trop de mal à convaincre Théophane que la meilleure chose était de ne partir nulle part »[73]. Et il ajoute ces deux phrases stupéfiantes :

> *Ergo Graecus incumbet. Valet autem auctoritas eius apud illum plurimum.*
> Et donc le Grec pèsera. Car il jouit auprès de lui d'une immense autorité[74].

C'est à mon avis, dans toute la littérature républicaine, le seul texte attestant l'influence exercée par un Grec sur un Romain. Il y a presque un heurt qui s'opère entre le méprisant *Graecus*[75] et *incumbet*, qui traduit à mon avis un certain mépris pour Pompée, familier à quiconque fréquente la correspondance de Cicéron. Le fait même qu'un Grec jouisse d'une immense autorité (*valet… auctoritas… plurimum*), en lui-même, signale une déficience.

Le témoignage de Cicéron est confirmé par celui de César. C'est donc là encore un témoignage précieux : celui d'un observateur contemporain, engagé, certes, et évidemment bien plus hostile à Pompée que Cicéron, mais qui n'en constate pas moins un fait. Le contexte est le suivant : pendant la guerre civile, César envoie à Pompée un émissaire, L. Vibullius Rufus, pour lui proposer une réconciliation. Vibullius est donc amené en présence de Pompée. Et ce dernier, pour l'écouter, n'a pris que trois hommes avec lui, *quibuscum communicare de maximis rebus Pompeius consueuerat*[76]. Il y a là deux Romains : Libon et L. Lucceius, et un Grec, Théophane de Mytilène. Il n'y a aucune raison ici de mettre en doute la bonne foi de César, qui ne tire aucune conclusion de la présence de Théophane.

---

[73] Cicéron, *Ad Att.*, 5, 11, 3. Il s'agit bien sûr de contrecarrer César à Rome.

[74] Ibid. : *Pompeius mihi quoque videbatur* [...] *in Hispaniam certe iturus. Id ego minime probabam ; qui quidem Theophani facile persuasi nihil esse melius quam illud, nusquam discedere.*

[75] Cf. déjà la remarque de l'abbé Sévin (1743) : « On sait que dans les écrits de Cicéron, ainsi que dans ceux de la plupart des auteurs de la langue latine, le terme de *Graecus* désigne souvent un homme léger, inconstant, et qui ne se fait pas un scrupule de violer les règles de l'honneur et de la bonne foi. Je ne voudrais pas répondre cependant que tel fut le sens des paroles de cet orateur. » Il me semble à moi que le sens péjoratif ne fait aucun doute ici.

[76] César, *Bell. civ.*, 3, 18, 3 : *Vibullius sedato tumultu, quem repentinus aduentus Caesaris concitauerat, ubi primum e re uisum est, adhibito Libone et L. Lucceio et Theophane, quibuscum communicare de maximis rebus Pompeius consueuerat, de mandatis Caesaris agere instituit. Quem ingressum in sermonem Pompeius interpellauit et loqui plura prohibuit. "Quid mihi," inquit, "aut uita aut ciuitate opus est, quam beneficio Caesaris habere uidebor? cuius rei opinio tolli non poterit, cum in Italiam, ex qua profectus sum, reductus existimabor bello periecto." Ab eis Caesar haec facta cognouit, qui sermoni interfuerunt; conatus tamen nihilo minus est aliis rationibus per colloquia de pace agere.* « Vibullius, après avoir laissé se calmer le premier trouble causé par l'arrivée imprévue de César, voulut remplir la mission que celui-ci lui avait confiée; mais à peine en eut-il dit quelques mots **en présence de Libon, de L. Lucceius et de Théophane, auxquels Pompée avait coutume de communiquer les affaires les plus importantes**, que ce dernier l'interrompit et le fit taire : « Qu'ai-je besoin, dit-il, de Rome ou de la vie, s'il faut que je paraisse en être redevable à la générosité de César ? N'aurais-je pas l'air en effet, après avoir quitté l'Italie, d'y être ramené comme par grâce ? » La guerre achevée, César apprit ce discours **de ceux-là même qui l'avaient entendu**. Il ne laissa pas toutefois de tenter d'autres voies d'accommodement ». (Trad. Nisard)

Ainsi la science de Théophane ne fait pas de lui un simple *scriptor rerum* de Pompée, mais aussi un conseiller et un *sunagônistès* de Pompée, capable de l'orienter dans sa conduite politique (partir ou non pour l'Espagne, accepter ou non l'offre de César). Strabon distingue bien les deux aspects de son action : Théophane, *suggrapheus*, est également un *politikos anèr*[77].

Nous allons maintenant aborder un troisième aspect de cette science. Elle fait également de Théophane un *magister virtutis*[78]. Nous en avons deux témoignages.

Dans le premier, on apprend que, pendant la guerre civile, alors qu'il était préfet des pionniers dans le camp de Pompée, Théophane avait envoyé une *Consolation* aux Rhodiens après la perte de leur flotte[79]. C'est là typiquement un acte de philosophe[80] : même si Théophane n'était pas un philosophe professionnel, comme tout maître des discours, il était en mesure de produire un discours éthique exhortant à la « patience » et au courage, et censé permettre à ses destinataires de « rester droits ». On en parlait dans le camp de Pompée. Cicéron, jouant sur le fait que Théophane avait le titre de *praefectus fabrum*, eut alors ce mot cruel : « Qu'on est heureux d'avoir un Grec pour préfet ! »[81]. Là encore, je ne vois aucune raison de mettre en doute cette histoire. Plutarque la trouvait dans les recueils de bons mots prononcés par Cicéron. Mais, même si on la tient pour fictive, l'anecdote n'en révèle pas moins, d'une part, la tension permanente qui devait planer sur le fait qu'un Grec occupait une place si importante auprès de Pompée, et le mépris bien connu pour le verbiage des Grecs[82].

Le second est plus tragique : après Pharsale, Pompée réunit son conseil pour décider de la destination à donner à sa fuite. Pompée veut rejoindre les Parthes, tandis que la plupart de ses compagnons veulent aller rejoindre le roi Juba, et c'est la décision qui aurait été prise

---

[77] Strabon, XIII, 2, 3.

[78] Cicéron, *Mur*. 65 ; *in Pis*. 69 ; *De Or*., 3, 319 ; *Rep*., 3, 4 ; *Tusc*., 2, 28 ; 4, 70.

[79] Plutarque, *Cic.*, 38. Les Rhodiens avaient perdu leur flotte dans une tempête, alors qu'ils allaient défendre Dyrrachium contre César.

[80] Cf. la *Consolation* envoyée par Clitomaque aux Carthaginois (Cicéron, *Tusc.*, 3, 55), avec le commentaire de Jean-Louis Ferrary (1988, 425-428). Le genre remonte à Antiphon, cf. A 6 et B 93 Diels-Kranz = P 9-11 Laks-Most).

[81] Plutarque, *Cic.*, 38 : αὐτὸς μὲν ἀγέλαστος ἀεὶ περιιὼν ἐν τῷ στρατοπέδῳ καὶ σκυθρωπός, ἑτέροις δὲ παρέχων γέλωτα μηδὲν δεομένοις. βέλτιον δὲ καὶ τούτων ὀλίγα παραθέσθαι. […] ἐπαινούντων δέ τινων Θεοφάνην τὸν Λέσβιον, ὃς ἦν ἐν τῷ στρατοπέδῳ τεκτόνων ἔπαρχος, ὡς εὖ παραμυθήσαιτο Ῥοδίους τὸν στόλον ἀποβαλόντας, « ἡλίκον », εἶπεν, « ἀγαθόν ἐστι Γραικὸν ἔχειν ἔπαρχον ». Cependant il se promenait toute la journée dans le camp, d'un air sérieux et morne; mais il ne laissa échapper aucune occasion de faire rire par ses bons mots ceux qui en avaient le moins d'envie. Je ne crois pas inutile d'en rapporter ici quelques-uns. […] **Théophane de Lesbos était préfet des ouvriers dans le camp de Pompée ; et comme on le louait de la manière dont il avait consolé les Rhodiens après la perte de leur flotte** : « Qu'on est heureux, dit Cicéron, d'avoir un Grec pour préfet ! » (Trad. Ricard légèrement modifiée)

[82] Cf. le mot de Caton sur les Grecs faisant la guerre avec du papier et de l'encre. Il est piquant d'observer que ce trait vient en fait de Démosthène (*Phil.*, 1, 30).

sans l'intervention… de Théophane, qui conseille de se placer sous la protection de Ptolémée. Son conseil est adopté, et on sait qu'il sera fatal à Pompée. Mais il ne s'agit pas d'un simple conseil politique. Il s'agit aussi d'un conseil éthique, formulé par un *magister virtutis*. Lisons Plutarque :

> Théophane jugea que c'était folie de négliger l'Égypte, qui n'était qu'à trois jours de navigation, et Ptolémée, qui par l'âge n'était certes qu'un enfant, mais qui était lié à Pompée par l'amitié et les obligations héritées de son père, pour aller se jeter entre les mains des Parthes, le plus déloyal des peuples. « Toi qui pouvais occuper le second rang <à Rome>, après un Romain qui a été ton beau-père, tu n'as pas voulu être le premier de tous les autres ni faire l'épreuve de la clémence de César, et maintenant, tu irais rendre maître de ta personne Arsacès qui n'a même pas été capable de s'emparer de Crassus vivant ! Et comment mener une jeune femme, issue de la maison de Scipion, chez des Barbares qui mesurent leur puissance à leurs violences et à leur débauche ? Même si elle ne devait pas en souffrir, ce serait déjà terrible pour sa réputation qu'elle se trouve au pouvoir de gens capables de l'outrager. » À elle seule, dit-on, cette dernière considération détourna Pompée de la route de l'Euphrate, si du moins il était encore capable de réfléchir, si ce n'était pas son démon (δαίμων) qui l'entraînait sur l'autre route[83].

Comme on voit, il y a une gradation du politique à l'éthique : aux conseils prétendant émaner d'une sagesse pratique, d'un jugement avisé, typique de l'homme *pragmatikos* (l'Égypte n'est qu'à trois jours de voile, le roi est tout jeune, donc manœuvrable, les Parthes sont une nation à laquelle on ne peut se fier) succèdent les exhortations éthiques appelant Pompée à se rappeler qui il est. Tout joue sur l'indignité qu'il y aurait à se rendre chez les Parthes : abjection de faire vivant ce que même un Crassus n'avait pas fait, absurdité de le faire quand on n'a pas voulu (à juste titre, faut-il sous-entendre) être le deuxième à Rome.

Cette injonction à « être le premier » est elle aussi typique des exhortations éthiques des philosophes. Rappelons-nous la scène où Pompée, au moment de quitter Posidonius pour aller combattre les pirates[84], lui avait demandé s'il n'avait pas une dernière recommandation à

---

[83] Plutarque, *Pomp.*, 76, 7-9. Je reprends la traduction d'Anne-Marie Ozanam, et la modifie seulement en traduisant δαίμων par « son démon » au lieu de « un démon ».
[84] Strabon, 11, 1, 6.

lui faire. Et Posidonius alors de lui citer simplement ce vers d'Homère[85] : « être toujours le meilleur et dominer les autres ». Ce vers condensait aussi le but que s'était donné Cicéron *a puero*[86]. C'était celui de tout aristocrate romain. Théophane, ici, « rejoue » donc Posidonius. On voit donc comment un non-philosophe pouvait offrir les mêmes prestations qu'un philosophe professionnel.

L'intérêt de ce passage réside ainsi dans ce qu'il nous apprend de *la façon dont on se représentait Théophane* et non dans sa valeur documentaire. Car ce témoignage de Plutarque n'a certes pas la même valeur qu'une lettre de Cicéron ou un commentaire de César. Et il n'est bien sûr pas question non plus, faut-il le dire, de croire que Plutarque transmet fidèlement le contenu des propos de Théophane. Plutarque aime faire ce genre de scènes, où une exhortation éthique induit son destinataire à prendre une décision fatale : c'est Blossius de Cumes persuadant Tiberius Gracchus de se rendre au Capitole[87], c'est Decimus Brutus persuadant César de se rendre au Sénat, où l'attendent ses assassins[88]. Ces scènes expriment moins peut-être une méfiance vis-à-vis des amis, philosophes ou non, qui débitent facilement des lieux communs éthiques sans pour autant réfléchir comme il convient, que le constat que rien ne peut permettre à un homme d'échapper à son destin. Le caractère en apparence raisonnable des discours éthiques ne vient en fait, par une ironie tragique, que confirmer la toute-puissance du destin.

Théophane nous fait donc entrapercevoir trois compétences possibles d'un « Grec de savoir » : *scriptor rerum*[89] sculptant pour l'éternité la gloire d'un Romain ; conseiller et compagnon de combat (*sunagônistès*) ; *magister virtutis*. Il nous permet de voir aussi que les récompenses des services rendus pouvaient être extraordinaires : à sa demande, Pompée rendit sa liberté à la ville de Mytilène. Les Mytiléniens proclamèrent alors Théophane sauveur, bienfaiteur, second fondateur de sa patrie, et lui décernèrent les honneurs divins[90].

Nous allons voir que Nicolas de Damas fournit un excellent point de comparaison.

II. Nicolas de Damas, « Grec de savoir ».

[85] *Iliade*, 6, 208 ; 11, 784.
[86] *Ad Quint*., III, 5, 4. Cf. aussi *ad Fam*., XIII, 15, 2.
[87] Plutarque, *Tib. Gr*., 17, 5.
[88] Plutarque, *Caes*., 64, 1-5.
[89] Outre le texte du *pro Archia*, Valère Maxime (VIII, 14, 3) également désigne Théophane comme tel.
[90] Cf. Robert, 1969, 42-44 ; Pédech, 1991, 72.

À la différence de Théophane, Nicolas de Damas naît dans un État certes inféodé à Rome, mais théoriquement libre : la monarchie hasmonéenne. Avant de se tourner vers Rome, il sera un « familier » (*gnôrimos*) du roi Hérode. Cette relation est fondée sur son savoir. Son père, comme tous les bons pères du monde hellénistique (songeons aux pères de Cicéron, d'Horace ou de Galien), lui a fait donner « une éducation (*paideia*) complète, étant lui-même devenu riche et renommé grâce à son éducation ». Cette éducation, Nicolas l'accroît encore par « une passion indicible pour la culture (*paideia*) » et une « nature peu commune ». C'est ainsi que très vite, « avant même d'avoir de la barbe », il est « célèbre dans sa patrie », notamment pour ses tragédies et ses comédies. C'est donc l'un de ces « enfants prodiges » célébrés par tant d'inscriptions, capables de composer des œuvres poétiques dès le plus jeune âge[91]. Après la poésie, le jeune Nicolas passe à la rhétorique, à la musique, à l'ensemble des sciences (*mathèmata*), et enfin à l'ensemble de la *philosophia*. Alors qu'il est aujourd'hui souvent présenté comme un « historien », nos sources le désignent constamment comme un *philosophos*[92] péripatéticien, auteur de traités *Sur les dieux*, *Sur le tout*, *Sur le Beau dans l'action*, *Sur les qualités de l'âme*, *Sur les Plantes*, ainsi que d'un *Commentaire d'Aristote.* Seul le *de plantis* a survécu[93].

Aristote était le symbole même de la *philosophia* comme *polumathia*, le maître « qui remue toutes choses » (Montaigne), qu'il veut émuler (*zèlôtès*). Nicolas associe explicitement son nom au caractère nécessairement pluriel et bigarré (*poikilia*) du savoir[94]. Cette *poikilia*

---

[91] Cf. e. g. l'épitaphe de Petronius Antigenides (CLE, 434 = CIL, XI 6435), avec les rapprochements que je donne dans mon article du DPhA (Vesperini, 2018).

[92] Cf. Nicolas de Damas, T 1 = Souda, s.u. : φιλόσοφος Περιπατητικὸς ἢ Πλατωνικός ; T 2 = Sophronios de Damas, SS. Cyri et Joannis Miracula LIV (PG 87, 3, col. 3621 D) : Νικόλαος […] ὁ φιλόσοφος ; T 10 b = Plutarque, Propos de table VIII 4 : τὸν Περιπατητικὸν φιλόσοφον Νικόλαον ; F 78 = Athénée, IV, 39 : Νικόλαος δ' ὁ Δαμασκηνός, εἷς τῶν ἀπὸ τοῦ Περιπάτου φιλοσόφων. Cf. aussi le fr. 133 (lacunaire, mais qui ne laisse pas de doute sur la désignation de Nicolas comme philosophe). Nicolas n'est désigné que deux fois comme « historien », mais toujours au sens d'auteur d'une œuvre historique, et non historien de profession, ce qui n'aurait, une fois encore, aucun sens à cette époque. Cf. Flavius Josèphe, , *Antiquités juives*, XVI, 183 : Νικόλαος ὁ […] ἱστοριογράφος ; F 131 = Souda, s.u. Ἀντίπατρος Ἀντίπατρος· Νικολάου τοῦ Δαμασκηνοῦ […] τοῦ ἱστορικοῦ.

[93] Cf. Parmentier, 2011, xx.

[94] Cf. Nicolas de Damas, F 132 = Souda, s. v. Νικόλαος οὗτος ὁ Δαμασκηνὸς ἐν τῇ ἄλλῃ παιδείᾳ τεθραμμένος διὰ τὸ καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ περὶ ταῦτα μάλιστα σπουδάσαι, ἐπειδὴ ἀπ' αὐτῆς αὐτῷ ὅ τε πλοῦτος καὶ ἡ δόξα ὑπεγένετο, ἔτι μᾶλλον ηὔξησε ταύτην ἔρωτά τινα ἀδιήγητον αὐτῆς σχών, ἄλλως τε καὶ φύσεως οὐ φαύλης λαβόμενος, ὥστε πρὶν γενειᾶν, εὐδόκιμος εἶναι ἐν τῇ πατρίδι καὶ τῶν ἡλίκων διαφέρειν: γραμματικῆς τε γὰρ οὐδενὸς χεῖρον ἐπεμεμέλητο καὶ δι' αὐτὴν ποιητικῆς πάσης, αὐτός τε τραγῳδίας ἐποίει καὶ κωμῳδίας εὐδοκίμους: ἔτι μᾶλλον ὕστερον αὐξηθείς, ὥστε καὶ τὴν δύναμιν συναυξῆσαι ῥητορικῆς τε καὶ μουσικῆς καὶ τῆς περὶ τὰ μαθήματα θεωρίας καὶ φιλοσοφίας πάσης. ζηλωτὴς γὰρ Ἀριστοτέλους γενόμενος καὶ τὸ ποικίλον τῆς περὶ τὸν ἄνδρα παιδείας ἀγαπήσας. « Celui-ci avait reçu une éducation complète parce que son père avait pris la chose très au sérieux, étant lui-même devenu riche et renommé grâce à son éducation ; Nicolas l'accrut encore par une passion inouïe pour la culture et par les dons naturels exceptionnels qu'il avait reçus ; moyennant quoi, il était célèbre dans sa patrie avant d'avoir de la barbe et se distinguait des jeunes gens de son âge ; en effet, il s'était exercé par-dessus tout aux lettres et, partant, à l'ensemble de l'art poétique, et composa lui-même des tragédies et des comédies réputées ; par la suite, il devint encore plus savant, au point de développer

des savoirs, il va encore la théoriser dans des formules frappantes, reprises par ses citateurs antiques : « si les Muses étaient nombreuses », écrivait-il par exemple, « c'est à cause de la grande variété (*poikilon*) des savoirs »[95]. Et encore :

> ἔφη δὲ Νικόλαος ὁμοίαν εἶναι τὴν ὅλην παιδείαν ἀποδημίᾳ. ὡς γὰρ ἐν ταύτῃ προσσυμβαίνει τοῖς ἀποδημοῦσι καὶ μακρὰν ὁδὸν διεξιοῦσιν ὅπου μὲν ἐγκατάγεσθαί τε καὶ ἐναυλίζεσθαι μόνον, ὅπου δ' ἐναριστᾶν, ὅπου δὲ πλείους ἐνδημεῖν ἡμέρας, ἐνίους δὲ τόπους ἐκ παρόδου θεωρεῖν, ἐπανελθόντας μέντοι ταῖς ἑαυτῶν ἐνοικεῖν ἑστίαις, οὕτω καὶ διὰ τῆς ὅλης παιδείας διερχομένους δεῖν ἐν οἷς μὲν ἐπιτηδεύμασιν ἐπὶ πλέον ἐνδιατρίβειν, ἐν οἷς δ' ἐπ' ἔλαττον: καὶ τὰ μὲν ὅλα, τὰ δὲ ἐκ μέρους, τὰ δὲ ἄχρι στοιχειώσεως παραλαμβάνειν καὶ τὸ ἐκείνων χρήσιμον κατασχόντας ἐπὶ τὴν ὡς ἀληθῶς πατρῴαν ἑστίαν ἐλθόντας φιλοσοφεῖν.
>
> **la culture, prise dans sa totalité** (τὴν ὅλην παιδείαν)**, est comme un voyage** : en voyage, il arrive aux voyageurs et aux gens qui parcourent un long chemin de s'arrêter ici pour pour une seule nuit, là pour un seul repas, ailleurs pour y passer plusieurs jours, et il y a des lieux qu'ils contemplent sans quitter la route, lorsqu'ils sont sur la voie du retour vers leurs propres foyers ; **de même, pour parcourir la culture dans sa totalité** (διὰ τῆς ὅλης παιδείας διερχομένους)[96], il faut consacrer davantage de temps à certains sujets et moins à d'autres, en apprendre soit la totalité, soit une partie, soit seulement les éléments ; **puis il faut en conserver la substance utile pour atteindre ce qui est vraiment le foyer ancestral de chacun : la philosophie**[97]. (Trad. Parmentier)

Nicolas, devenu le familier du roi Hérode, va se comporter comme un parfait « Grec de savoir ». Il est polyvalent, comme en témoigne ce passage remarquable :

---

simultanément ses facultés dans les domaines de la rhétorique, de la musique, de l'étude des sciences et de l'ensemble de la philosophie. Il se mit à l'école d'Aristote, attiré par la complexité de la culture humaine (τὸ ποικίλον τῆς περὶ τὸν ἄνδρα παιδείας), et avait coutume de dire qu'il éprouvait de la gratitude envers toutes les sciences parce qu'elles détiennent en abondance les choses dont a besoin un homme libre, celles qui sont utiles au cours de la vie et, par-dessus tout, celles qui font l'agrément de la jeunesse comme de la vieillesse. » (Trad. Parmentier légèrement modifiée)

[95] F 132 Souda, s.u. Νικόλαος, 3 : Ἔλεγε δὲ καὶ τὰς Μούσας διὰ τοῦτο ἄρα πολλὰς ὑπὸ τῶν θεολόγων παραδεδόσθαι, ὅτι πολὺ τὸ ποικίλον ἔχει τὰ παιδεύματα καὶ πρὸς πᾶσαν βίου χρῆσιν οἰκεῖον·

[96] Cf. Lucrèce, 1, 926 = IV, 1 : *auia Pieridum peragro loca*.

[97] Nicolas de Damas, F 132 = *Souda*, s. v. Νικόλαος.

Hérode abandonna son ancien amour de la philosophie […] **et se prit d'une nouvelle passion pour la rhétorique.** Il réclamait à Nicolas de faire de la rhétorique avec lui, et ils en faisaient donc ensemble. **Puis une autre passion s'empara de lui, celle de l'histoire**, dont Nicolas lui avait dit le plus grand bien en lui expliquant que c'était **la science de la politique par excellence** et qu'il y avait de l'utilité pour un roi à connaître les événements et les actions du passé. Hérode se tourna donc vers l'histoire avec ardeur, en poussant Nicolas à écrire un ouvrage historique. […] **Ensuite Hérode, pour faire la traversée vers Rome, où il devait rencontrer Auguste, prit Nicolas à bord avec lui, et ensemble ils faisaient de la philosophie[98].**

Le « Grec de savoir », comme on voit, peut enseigner tour à tour, *à la demande de son protecteur*, la rhétorique, l'histoire ou la philosophie. Cet enseignement, il ne faut jamais l'oublier, n'est pas seulement utile, il est aussi une jouissance, un plaisir de l'existence, et c'est aussi ce qui explique l'importance d'emmener avec soi en voyage un Grec de voyage. Cette pragmatique de la culture comme plaisir est également théorisée par Nicolas :

χάριν εἰδέναι πᾶσιν ἔλεγεν ἀεὶ τοῖς μαθήμασι πολὺ μὲν ἔχουσι τὸ ἐλευθέριον, πολὺ δὲ τὸ χρήσιμον εἰς τὸν βίον, πάντων δὲ μάλιστα τὸ εὐδιάγωγον πρός τε νεότητα καὶ γῆρας.

Il avait coutume de dire qu'il éprouvait de la gratitude envers toutes les sciences parce qu'elles détiennent en abondance les choses dont a besoin un homme libre, celles qui sont utiles au cours de la vie et, par-dessus tout, celles qui font l'agrément de la jeunesse comme de la vieillesse[99].

Mais, plus que la théoriser, il va encore, en un sens, l'incarner à travers les dattes ou les gâteaux qu'il faisait envoyer à Auguste, lorsqu'il sera devenu son protégé. L'empereur avait une telle affection pour lui, racontait-il dans son autobiographie, qu'il en était venu à

---

[98] Nicolas de Damas, F 135 = *Exc. De Virtutibus* I, p. 327, 3 (*Turonensis*, f. 222) : Ὅτι Ἡρώδης πάλιν διαμεθεὶς τὸν φιλοσοφίας ἔρωτα, ὃ φιλεῖ τοῖς ἐν ὑπεροχῇ οὖσι συμβαίνειν διὰ τὸ πλῆθος τῶν ἐξαλλαττόντων αὐτοὺς ἀγαθῶν, ἐπεθύμησε πάλιν ῥητορικῆς καὶ Νικόλαον ἠνάγκαζε συρρητορεύειν αὐτῷ, καὶ κοινῇ ἐρρητόρευον. αὖθις δ' ἱστορίας αὐτὸν ἔλαβεν ἔρως, ἐπαινέσαντος Νικολάου τὸ πρᾶγμα καὶ πολιτικώτατον εἶναι λέγοντος, χρήσιμον δὲ καὶ βασιλεῖ, ὡς τὰ τῶν προτέρων ἔργα καὶ πράξεις ἱστοροίη. καὶ ἐπὶ τοῦτο ὁρμήσας προύτρεψε καὶ Νικόλαον πραγματευθῆναι τὰ περὶ ἱστορίαν. ὁ δὲ μειζόνως ἔτι ὥρμησεν ἐπὶ τὸ πρᾶγμα, πᾶσαν ἀθροίσας τὴν ἱστορίαν μέγαν τε πόνον ὑποστὰς καὶ οἷον οὐκ ἄλλος· ἐν πολλῷ δὲ χρόνῳ φιλοπονήσας ἐξετέλεσεν αὐτὴν ἔλεγέ τε ὡς τοῦτον τὸν ἆθλον Εὐρυσθεὺς εἰ προύτεινεν Ἡρακλεῖ, σφόδρα ἂν αὐτὸν ἀπέτρυσεν. ἐκ τούτου πλέων εἰς Ῥώμην ὡς Καίσαρα Ἡρώδης ἐπῆγε τὸν Νικόλαον ὁμοῦ ἐπὶ τῆς αὐτῆς νηός, καὶ κοινῇ ἐφιλοσόφουν.

[99] Nicolas de Damas, F 132 = Souda, s. v. Νικόλαος.

appeler ces gâteaux des « nicolas »[100]. Ce nom leur est resté, comme en témoignent Plutarque, Athénée et Photius[101]. Il évoque tout à la fois l'imagerie gustative qu'éveille chez les Romains le plaisir que leur donne le savoir[102], et le plaisir « sucré » (*suauitas*) que suscite celui qui sait joindre au savoir le caractère de l'*amicus minor* idéal[103] : Nicolas est γλυκὺς τῷ ἤθει, c'est-à-dire *suauis*[104]. Un Romain « grec de savoir », comme l'illustre son surnom d'Atticus, incarne à merveille cette *suauitas* que recherchent les Romains dans les lettres[105].

À la *suauitas* sucrée de Nicolas, on peut opposer Timagène d'Alexandrie. Son parcours n'est pas sans évoquer le *Graeculus esuriens* de Juvénal : réduit en esclavage après la prise d'Alexandrie[106], vendu par Gabinius à Faustus Sylla, le fils du dictateur, dont la bibliothèque était recherchée par tous les lettrés[107], mais réduit à la misère, il travailla d'abord comme cuisinier, puis comme porteur de litière, avant de faire partie des *amici* d'Auguste[108]. Il se fit alors rhéteur et, tout naturellement, il consacra un ouvrage historique au Prince. Mais c'était, dit Sénèque l'Ancien, un *homo acidae linguae et qui nimis liber erat*[109]. Il fut chassé de la *domus* impériale, et se réfugia chez Asinius Pollion : « Tu élèves chez toi une bête

---

[100] Athénée, XIV, 66 : « sur les dattes qu'on appelle « nicolas » [...] et qui sont importées de syrie : elles ont paru à l'empereur auguste mériter ce nom ; il en était très friand et en recevait de nicolas de damas, un de ses familiers, qui lui en envoyait fréquemment. ce nicolas était de l'ecole péripatéticienne et rédigea une volumineuse histoire. » (trad. Parmentier).

[101] Cf. aussi Plutarque, *Quaest.*,8, 4 ; Athénée, 14, 66 : « comme le roi [Hérode] avait, dit-on, une préférence marquée pour le philosophe péripatéticien nicolas, qui avait le caractère doux, la taille élancée et le visage d'un teint rouge-datte, hérode appelait « nicolas » les dattes les plus grosses et les plus belles, nom qui leur est resté jusqu'à nos jours » (trad. Parmentier) ; Photius, 189.

[102] Les Romains comparent volontiers la consommation de savoirs à l'acte de manger. Cf. e. g. Cicéron, *ad Att.*, IV, 10, 1 : *ego hic pascor bibliotheca Fausti* ; ou encore *Fin.* III, 5, où Caton, dans la bibliothèque de Lucullus, fait débauche des livres (*quasi helluari libris*). De même, dans le *de oratore*, Antoine recourt à cette imagerie pour résumer son attitude vis-à-vis des *philosophi* : ne pas aller les écouter publiquement (*palam audire*) de peur de voir son prestige (*auctoritas*) baisser, mais les écouter à la dérobée (*subauscultando*), de loin (*procul*); et ne prendre qu'une bouchée (*gustaui*), ne goûter qu'à l'essentiel (*summatim*) de leur savoir. Le mot revient dans Aulu-Gelle (V, 16, 5) : il faut « goûter » à la *philosophia* (degustandum) et non l'« engloutir » (*ingurgitandum*).

[103] Cf. le célèbre autoportrait d'Ennius dans *Ann*., 268-286 Skutsch (ap. Aulu-Gelle, XII, 4, 4), que je commente dans Vesperini, 2012, 31-42.

[104] Plutarque, *Quaest.*,8, 4. Le grec γλυκὺς traduit exactement le latin *suauis.*

[105] De passage à Athènes, le vieux Sylla y découvre le jeune chevalier Atticus, dont il avait fait massacrer le cousin, et qui s'était réfugié en Grèce. Il ne peut plus se passer de lui : « séduit par la culture et le savoir d'Atticus, on le voyait toujours à ses côtés, et il voulait le ramener à Rome » (Cornelius Nepos, *Att.*, 4 : *nusquam eum ab se dimitteret cuperetque secum deducere*). Devenu vieux, Atticus séduira de la même façon le nouveau maître de Rome, Auguste, qui lui non plus « ne peut pas se passer de lui, ne cesse de vouloir lui parler, soit de vive voix, soit par lettres » (Ibid., 20). Dans les lettres qu'Auguste écrit à Virgile (Suétone [?], *Vie de Virgile*, 31), on retrouve une même paire comparable : plaisanteries / insistance plus ou moins pressante, voire menaçante.).

[106] Lors de la révolte des Alexandrins contre Ptolémée, qui fit appel aux Romains.

[107] Cf. Cicéron, *ad Att.*, IV, 10, 1 : *ego hic pascor bibliotheca Fausti.*

[108] Sénèque l'Ancien, *Contr.*, X, 5, 22 : *Ex captivo cocus, ex coco lecticarius, ex lecticario usque in amicitiam Caesaris enixus*… Il faut entendre le terme *amicus* évidemment en un sens technique, correspondant aux *philoi* des rois hellénistiques.

[109] Ibid.

sauvage », lui écrivit Auguste[110]. Timagène donna une *recitatio* de son œuvre, avant de la brûler[111].

Comme Théophane, Nicolas de Damas va également mettre son savoir au service de ses deux protecteurs successifs, Hérode et Auguste, en composant pour eux des écrits historiographiques. Flavius Josèphe a laissé à ce sujet un témoignage sans concessions, qui définit très bien l'historiographie des « Grecs de savoir » :

> + ζῶντι γὰρ ἐν τῇ βασιλείᾳ καὶ + σὺν[112] αὐτῷ κεχαρισμένως ἐκείνῳ καὶ καθ' ὑπηρεσίαν ἀνέγραφεν, μόνων ἁπτόμενος τῶν εὔκλειαν αὐτῷ φερόντων, πολλὰ δὲ καὶ τῶν ἐμφανῶς ἀδίκων ἀντικατασκευάζων καὶ μετὰ πάσης σπουδῆς ἐπικρυπτόμενος […]. καὶ διατετέλεκεν τῇ γραφῇ τὰ μὲν πεπραγμένα δικαίως τῷ βασιλεῖ περιττότερον ἐγκωμιάζων, ὑπὲρ δὲ τῶν παρανομηθέντων ἐσπουδασμένως ἀπολογούμενος.
> **L'historiographe Nicolas vivait dans le royaume d'Hérode, en sa compagnie, et écrivait *pour lui plaire et pour le servir, sélectionnant les faits* qui pouvaient contribuer à sa gloire, *construisant un contrepoids à bon nombre de ses iniquités notoires* et mettant tout son zèle à les dissimuler.** […] Son œuvre est **un *éloge continuel et hyperbolique*** de la justice du roi **et une *apologie zélée*** *de ses illégalités*[113]. (Trad. Parmentier)

Il en ira de même pour l'œuvre historiographique que Nicolas consacrera à Auguste. L'histoire joue ici le même rôle que la poésie épique : il s'agit de fonder un *monumentum aere perennius*, qui transmette à la postérité une image idéale du souverain, et une image amoindrie de ses ennemis[114]. Ces ouvrages, comme ceux de Théophane, ne se bornent pas à

---

[110] Sénèque, *De ira*, III, 23, 4-8.
[111] Sénèque l'Ancien, *Contr.*, X, 5, 22 : *usque eo utramque fortunam contempsit, et in qua erat et in qua fuerat, ut, cum illi multis de causis iratus Caesar interdixisset domo, combureret historias rerum ab illo gestarum, quasi et ipse illi ingenio suo interdiceret: disertus homo et dicax, a quo multa inprobe sed venuste dicta*. Rappelons que Tite-Live, qu'Auguste, avec son humour jamais innocent, surnommait « le pompéien » (Tacite, *Annales*, IV, 34), avait suspendu la publication de son Histoire juste après l'évocation des proscriptions de 43. Cf. Canfora, 1993, 171-184 et 189-201. Comme on sait, sous Tibère, on fit plus que brûler les œuvres : on mit à mort Cremutius Cordus parce que, dans un ouvrage historique, il avait dit de Brutus et de Cassius qu'ils avaient été les « derniers des Romains ».
[112] συζῶν γε Gutschmidt.
[113] Nicolas de Damas, T 12 = Flavius Josèphe, *Ant.*, XVI, 184-185.
[114] En témoigne par exemple le fr. 126, qui décrit l'*abstinentia* du jeune Octave en des termes qui rappellent en tout point celle du jeune Scipion Émilien dans Polybe, avec un bémol de taille : certes, Octave ne poursuivit pas ses tuteurs en justice, mais il n'en fit pas moins mourir l'un d'entre eux lors des proscriptions (cf. Parmentier, 2011, n. 14 p. 211). Inversement, le suicide héroïque de Porcia devient une banale mort de maladie, cf. F 99 (= Plutarque, *Brut.*, 53, 5-7).

raconter les faits passés, mais se servent du récit pour aborder en fait l'ensemble de tous les savoirs. L'*Histoire* de Nicolas de Damas, comme celle de Théophane, est une histoire encyclopédique : à côté des événements historiques, et à part égale avec eux, affluent des données (*res*) relevant de la géographie[115], de la flore[116], de la mythographie[117], de l'histoire littéraire[118], des étymologies[119] ou encore des *mirabilia*[120] et autres phénomènes physiques traditionnellement objets de discussions savantes[121]. L'histoire d'Auguste, comme celle de Pompée, conjugue en un même geste l'exaltation du conquérant et, dans l'interminable nostalgie d'Alexandre, la découverte scientifique du monde :

> ὧν δὲ πρότερον οὐδὲ ὀνόματα ἠπίσταντο οἱ ἄνθρωποι οὐδέ τινος ὑπήκοοι ἐγένοντο διὰ μνήμης, ἡμερωσάμενος ὁπόσοι ἐντὸς Ῥήνου ποταμοῦ κατοικοῦσιν ὑπέρ τε τὸν Ἰόνιον πόντον καὶ τὰ Ἰλλυριῶν γένη (Παννονίους αὐτοὺς καὶ Δᾶκας καλοῦσιν)…
> Parmi ***les peuples dont auparavant on ne connaissait même pas les noms***[122] – car, de mémoire humaine, ils n'avaient été les sujets de personne – il civilisa tous ceux qui habitent en-deçà du Rhin et au-delà de la mer Ionienne, ainsi que les peuples d'Illyrie, qu'on appelle Pannoniens et Daces[123]… (Trad. Parmentier[124])

Comme Théophane enfin, Nicolas de Damas, le « Grec de savoir », compagnon indispensable comme « bibliothèque vivante » et comme « divertisseur », historiographe construisant pour l'avenir un portrait idéal qui restera notamment par son caractère encyclopédique, est aussi un conseiller. Nous n'en avons pas de témoignages explicites pour Auguste, mais nous le voyons bien à l'œuvre avec Hérode, qui, acculé, se tourne vers lui pour sauver son royaume, en l'envoyant en ambassade auprès d'Auguste :

---

[115] Cf. e. g. la toponymie du Péloponnèse en F 23.
[116] Cf. F 76 (flore des Alpes). Nicolas de Damas est par ailleurs l'auteur d'un *de plantis.*
[117] Cf. l'exposé savant sur Œdipe (F 8)
[118] F 83 (Hésiode moins ancien qu'Homère).
[119] F 84 (étymologie du nom « Ulysse »).
[120] F 100.
[121] F 74 (tremblement de terre à Apamée), F 72 (déluge).
[122] Comparer ce que dit Cicéron (*Prov*., 22) de César : *An ego possum huic esse inimicus, cuius litteris, fama, nuntiis celebrantur aures cotidie meae nouis nominibus gentium, nationum, locorum ?* [«Est-ce que moi je pourrais être l'ennemi d'un homme dont les lettres, la gloire, les nouvelles remplissent mes oreilles de noms inconnus de peuples, de nations, de lieux?»]. Ainsi, un des titres de gloire de César, comme de Pompée dans l'extrait de Nicolas de Damas, est d'avoir fait connaître aux Romains des noms de villages inconnus (Cicéron,) Cf. aussi les exemples rassemblés par C. Moatti, 1997, n. 40 p. 336.
[123] Il faut lire Δαλμάτας, cf. Parmentier, 2011 *ad loc*.
[124] Nicolas de Damas, F 125 = Exc. De Virtutibus I, 353, 13 (*Turonensis*, f. 156).

πέρας δ’ οὐδὲν ὁρῶν τῶν περιεστώτων κακῶν ἔγνω πάλιν εἰς Ῥώμην ἀποστέλλειν, εἴ τι δύναιτο μετριώτερον εὑρεῖν διά τε τῶν φίλων καὶ πρὸς αὐτὸν Καίσαρα τὴν ἐντυχίαν ποιησάμενος. Κἀκεῖ μὲν ὁ Δαμασκηνὸς ἀπῄει Νικόλαος.

Ne voyant aucun terme aux maux qui le cernaient, [Hérode] décida d’envoyer une nouvelle ambassade à Rome, dans l’espoir de trouver un compromis en faisant intervenir ses amis et en adressant une supplique à Auguste lui-même. Nicolas de Damas partit pour Rome[125]. (Trad. Parmentier)

Nicolas conduisit bien d’autres ambassades, en faveur des habitants d’Ilion[126], puis en défense des Juifs d’Ionie[127].

Ces ambassades de Nicolas sont à rapprocher des nombreuses ambassades confiées à des philosophes[128]. C’était des missions de la plus haute importance (on peut dire que Nicolas, par sa prestation auprès d’Auguste, a sauvé le diadème d’Hérode) et, parfois des plus périlleuses. On aime souvent à rappeler le geste fameux de Pompée qui, de passage à Rhodes après avoir vaincu Mithridate, ayant atteint une gloire inouïe même pour un Romain, se rendit chez Posidonius et fit abaisser les faisceaux devant sa porte, en tant que « porte des savoirs » (*ianua litterarum*)[129]. Mais on mentionne moins souvent l’histoire du philosophe Dion, que les Alexandrins avaient envoyé à Rome pour se plaindre du despotisme de Ptolémée XII, et que Pompée, pour complaire au roi, fit discrètement assassiner[130].

*

Théophane et Nicolas m’ont donc permis, je l’espère, d’illustrer ce qu’étaient des « Grecs de savoir » : bibliothèques vivantes, tour à tour philosophes, rhéteurs, historiographes, ils mettaient leur omniscience (rappelons le *omnia nouit* de Juvénal) au service des Romains qui les employaient. Tout naturellement, ils se tournaient vers l’historiographie. Les ouvrages qu’ils composaient n’avaient rien de commun avec ce que nous entendons par « Histoire ». D’une part, loin de se limiter à l’exposé du passé, l’ouvrage se servait de sa matière comme d’un prétexte infini à tisser des *res* venues de tout le savoir encyclopédique. D’autre part, la vérité y était couramment bafouée.

[125] Nicolas de Damas, T 5 = Flavius Josèphe, XVI, 299, 335.
[126] F 134.
[127] T 4.
[128] Cf. Vesperini, 2012, 139-140.
[129] Pline l’Ancien, 7, 112.
[130] Cicéron, *Cael.*, 51-55 ; Strabon, 17, 1, 11 ; Dion Cassius, 39, 12-13.

Par ailleurs, loin de l'image de savants renfermés dans « l'ombre des écoles »[131] et de celle du *Graeculus* corvéable à merci (qui correspondent par ailleurs, il faut le redire et nous venons d'en voir un exemple, à une réalité sociale), Théophane et Nicolas nous permettent d'entrevoir des « Grecs de savoir » qui s'avèrent de véritables collaborateurs (*sunergoi*) des Romains. On peut leur ajouter d'autres « Grecs de savoir » sur lesquels nous sommes moins bien renseignés : tels Boethos de Tarse, poète, mais également philosophe ou rhéteur, si l'on en croit sa capacité à improviser sur n'importe quel sujet donné[132], auquel Antoine confia le gouvernement de la Cilicie sous le deuxième Triumvirat, et qu'Octave remplaça par le philosophe Athénodore. Ces « Grecs de savoir » auxquels les Romains confiaient des missions politiques reprenaient, là encore, des rôles qui remontaient à l'époque hellénistique : que l'on songe aux relations d'Antigone Gonatas avec le Stoïcien Persée[133], au rôle du Péripatéticien Athénion[134] et de l'Épicurien Aristion[135] à Athènes pendant la guerre de Mithridate.

Cette collaboration avec les puissants de l'heure ouvrait bien des perspectives : la citoyenneté romaine[136], des bienfaits de tous ordres, les honneurs à Rome et dans sa patrie, et même une certaine forme de gloire[137]. La famille de Théophane fut honorée pendant des siècles à Mytilène[138]. Son fils, Pompeius Macer, fut nommé par Auguste procurateur d'Asie et figure d'après Strabon « au premier rang des amis de Tibère »[139]. Un empereur figura même parmi ses descendants[140]. De même, la famille de Nicolas ne cessa jamais d'être illustre à Damas[141].

---

[131] J'emprunte l'image à Cicéron, *Leg.*, 3, 24 : *ex umbraculis eruditorum otioque*. Cf. également l'expression *umbraticus doctor* qu'on trouve au début du Satiricon (I, 2).

[132] Strabon, 14, 5, 14 : « Aussi mauvais citoyen que mauvais poète, Boethos avait par ses basses flatteries capté la faveur du peuple et acquis ainsi un très grand ascendant. Antoine avait commencé sa fortune en faisant bon accueil à son poème de la *Victoire de Philippes*, mais ce qui avait plus encore contribué à le mettre en vue, c'était la facilité (commune d'ailleurs à beaucoup de Tarséens) avec laquelle il improvisait sur n'importe quel sujet donné. » (trad. Amédée Tardieu).

[133] DPhA, P83, V, A, 240-242.

[134] DPhA, A485, I, 649-650.

[135] DPhA, A 355, I, 369-370.

[136] Théophane reçut la citoyenneté romaine de Pompée. Je pense à Fulvius Nobilior donnant le droit de cité à Ennius, qui lui aussi avait « fait la guerre » (*militauerat*) avec lui, cf. Cicéron, *Brut.*, 79. On trouvera d'autres exemples dans David, 1992, 350.

[137] Théophane est considéré par Strabon (XIII, 2, 3) comme « le plus illustre des Grecs » de son temps : καὶ ἑαυτὸν πάντων τῶν Ἑλλήνων ἐπιφανέστατον ἀνέδειξεν. Il y a peut-être là une part d'exagération.

[138] Cf. L. Robert, 1969.

[139] Strabon, XIII, 2, 3.

[140] *Histoire Auguste*, *Vie de Maxime et de Balbin*, 7, 3 : *familiae uetustissimae, ut ipse dicebat, a Balbo Cornelio <et a> Theophane originem ducens, qui per Gnaeum Pompeium ciuitatem meruerat, cum esset suae patriae nobilissimus idemque historiae scriptor.* « Il venait d'une très ancienne famille, ses origines remontant, comme il le disait lui-même, à Cornelius Balbus et à Théophane, qui avait mérité le droit de cité grâce à Gnaeus Pompée, du fait qu'il était l'homme le plus illustre de sa patrie et en outre l'auteur d'un ouvrage historique. » La

Mais elle était également dangereuse. Nous l'avons vu avec Dion d'Alexandrie. En témoigne encore l'exemple de Métrodore de Scepsis[142]. Et c'est ainsi que Caligula mit à mort un descendant de Théophane sous prétexte que son père avait été l'ami de Pompée[143].

Pierre VESPERINI
CNRS
UMR ANHIMA (8210)

Calame, C. (2016) : « Les Rédacteurs grecs d'enquêtes sur le passé héroïque : ni mythographes, ni mythographie », *Kernos*, 29, 403-414.

Cameron, A. (1995) : *Callimachus and his Critics*, Princeton.

Canfora, L. (1993) : *Studi di storia della storiografia romana*, Bari.

Canfora, L. (2021) : *Il tesoro degli ebrei. Roma e Gerusalemme*, Bari.

Cornali, R. (1941) : *Cicerone, Pro Archia*, Turin.

David, J.-M. (1979) : « Promotion civique et droit à la parole : L. Licinius Crassus, les accusateurs et les rhéteurs latins », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 91, 1, 135-181.

---

correction <*et a*> *Theofane* vient de Cichorius. On peut aussi penser que l'auteur a confondu les deux hommes. Sur l'adoption de Balbus par Théophane, cf. Cicéron, *pro Balbo*, 57 et *Lettres à Atticus*, VII, 7, 6.

[141] Nicolas de Damas, T 2 = Sophronios de Damas, SS. Cypri et Joannis Miracula, LIV (PG 87, 3, col. 3621 D). Δαμασκηνὸς ἦν καὶ τῶν ἐν τέλει λαμπρῶν Διονύσιος, ἐκ γένους βλαστήσας ἀεὶ διαλάμψαντος· οὗπερ ἀρχὴ καὶ ῥίζα νικόλαος ἦν ὁ φιλόσοφος, ὁ Ἡρώδου παιδευτὴς καὶ παίδων τῶν Ἀντωνίου καὶ Κλεοπάτρας διδάσκαλος· ἀφ᾽ οὗ καὶ Νικόλαοι δώδεκα κατὰ διαδοχὴν ἐξανθήσαντες, φιλοσοφίᾳ γαυρούμενοι, τὸ γένος ἐφαίδρυναν καὶ εἰς μέγα δόξης καὶ λαμπρότητος ἤγαγον. « Il y avait à Damas un certain Dionysios, qui faisait partie des magistrats en vue et était issu d'une famille qui n'avait jamais cessé d'être illustre. Elle avait pour origine et pour ancêtre le philosophe Nicolas, éducateur d'Hérode et enseignant des enfants d'Antoine et de Cléopâtre ; à sa suite fleurirent aussi douze générations de Nicolas, brillants philosophes qui illustrèrent la famille et la conduisirent à un degré élevé de notoriété et de célébrité. (Trad. Parmentier)

[142] Cf. Pédech, 1991, 66 : « Cette faveur eut une fin. Il était détesté par les envieux. On dit même que Mithridate l'avait inscrit dans une liste de personnes à supprimer, d'après des papiers secrets qui furent ultérieurement saisis. Cependant, il l'envoya auprès de Tigrane, roi d'Arménie, pour obtenir son aide contre les Romains. Tigrane lui demanda son conseil. Et Métrodore, qui sentait déjà la défaveur dont il était victime, répondit que comme ambassadeur il conseillait d'accepter, mais comme conseiller, de refuser. Tigrane rapporta ce propos à Mithridate, dont il était le gendre. Métrodore fut mis à mort. Tigrane, pris de remords, lui fit de magnifiques funérailles. » Cf. Plutarque, *Luc.*, 22, 5. Selon une autre version de sa mort, il serait mort de maladie sur le chemin du retour (Strabon, XIII, 1, 55).

[143] Tacite, *Ann.*, VI, 18 : *datum erat crimini quod Theophanen Mytilenaeum proavum eorum Cn. Magnus inter intimos habuisset, quodque defuncto Theophani caelestis honores Graeca adulatio tribuerat*.

David, J.-M. (1992) : « Le Patronat judiciaire au dernier siècle de la République romaine », Rome.

Dubuisson, D. (1991) : « *Graecus, graeculus, graecari* : l'emploi péjoratif du nom des Grecs en latin », in : Saïd, éd., 1991, 315-335.

Dupont, F. et Valette-Cagnac, E. (2005) : *Façons de parler grec à Rome*, Paris.

Farquharson, A. S. L. (1968) : *The Meditations of the Emperor Marcus Antoninus* (édition, traduction et commentaire), Oxford, 2 vol.

Ferrary, J.-L. (2014 [1988]) : *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome.

Festugière, A.-J., « L'expérience religieuse du médecin Thessalos », *Revue biblique*, 48, 1939, 45-77 [repris dans Id., *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, 1967].

Festugière, A.-J., *La Révélation d'Hermès trismégiste*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Gold, B. K. (1985) : « Pompey and Theophanes of Mytilene », *AJPh*, 106, 3, 312-327.

Kidd, I. G., *Posidonius, vol. II, The commentary*, Cambridge / New York.

König, J., Oikonomopoulou, A. et Woolf, G., éd. (2013) : *Ancient Libraries*, Cambridge, Cambridge University Press.

Lévy, C. (1992) : *Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome.

Mazzoli, G. (2020) : *Unde primum veritas retro abiit*. Riflessioni sull'inizio delle Historiae di Seneca Padre, in Scappaticcio, éd., 2020 , 87–100.

Milner, J.-C. (2006) : *Le Juif de savoir*, Paris.

Moatti, C. (1997) : *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République (IIe-Ier siècle avant Jésus-Christ)*, Paris.

Nutton, V. (2013^{2} [2004]) : *Ancient Medicine*, Londres / New York.

Parmentier, E. (2011) : *Nicolas de Damas. Histoires, Recueil de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*, Paris.

Pédech, P. (1991) : « Deux Grecs face à Rome au Ier siècle av. J.-C. : Métrodore de Scepsis et Théophane de Mytilène », *REA*, 93, 1-2, 65-78.

Power, T. (2014) : Juvenal, Satires 3.74 and Suetonius, CW, 107, 399-403.

Power, T. (2021) : *Collected Papers on Suetonius*, Londres / New York.

Rawson, E. (1982) : The Life and Death of Asclepiades of Bithynia, *Classical Quarterly*, 32, 2, 358-370.

Robert, L. (1969) : « Théophane de Mytilène à Constantinople », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 42-64.

Roller, D. W., (2003) : *The World of Juba II and Kleopatra Selene*, Londres.

Sablayrolles, R. (2006) : « *Caesar pontem fecit*... Voyageurs du bout du monde et conquérants de l'inutile », *Pallas*, 72, Le monde et les mots : Mélanges Germaine Aujac, 339- 367.

Saïd, S. éd. (1991) : *Hellenismos. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg*, Leyde.

Scappaticcio, M. Ch., éd. (2020) : *Seneca the Elder and His Rediscovered* Historiae ab initio bellorum civilium. *New Perspectives on Early-Imperial Roman Historiography*, Berlin / Boston.

Tutrone, F., « Libraries and intellectual debate in the late Republic : The case of the Aristotelian corpus », in : König et al., éd., 2013, 152-166.

Valette-Cagnac, E. (2005) : «Introduction. Vtraque lingua. Critique de la notion de bilinguisme», in : Dupont et Valette-Cagnac, éd., 2005, 7-35.

Vesperini, P. (2012) : *La* philosophia *et ses pratiques d'Ennius à Cicéron*, Rome.

Vesperini, P. (2017) : « La culture antique était-elle une «culture de la transmission»? Façons grecques et façons romaines de faire passer les savoirs », *Asdiwal*, 12, 113-134.

Vesperini, P. (2018) : « Petronius Antigénidès », *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, 7, 634-636.

Vesperini, P. (2019) : « Retour sur Marcus Fulvius Nobilior, le temple des Muses et la *philosophia* », *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 120, 313-318.

Villani, D. (2013) : « Entre *imitatio Alexandri* et *imitatio Herculis* : Pompée et l'universalisme romain », *Pallas*, 90, 335-350.